

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 11 (1882)
Heft: 4

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]
Autor: [suite]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

publié sous les auspices

DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION

Le BULLETIN paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 2 fr. 50 cent. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro 20 cent. Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Horner, à Hauterive, près Fribourg ; ce qui concerne les abonnements à M. Torche, instituteur, à Fribourg.

SOMMAIRE. — *Histoire de la pédagogie.* — *L'instituteur et ses moyens de perfectionnement.* — *Bibliographie.* — *Correspondance.* — *Chronique.*

Histoire de la Pédagogie.

(Suite.)

DES THÉORICIENS GRECS. PYTHAGORE

Après avoir fait connaître, dans les paragraphes précédents, les hommes qui exercèrent, par leur législation, une influence profonde sur des Etats entiers, nous accorderons quelque attention à certains personnages qui ont envisagé l'éducation et la vie de l'homme théoriquement dans son but et son essence.

Bien que ces penseurs profonds n'eussent pas été en opposition formelle avec les usages et les lois des Etats, ils se montrèrent néanmoins indépendants, émettant des idées propres, et agissant dans un cercle plus ou moins restreint. Voilà pourquoi nous les appelons justement les *théoriciens* de l'éducation.

Le premier personnage que nous rencontrons est Pythagore, qui naquit l'an 580 avant Jésus-Christ, à Samos, île ionienne. Après bien des voyages, il visita Cortone, dans la basse Italie, attiré par le climat sain et le bon caractère des habitants. Après y avoir séjourné et travaillé avec activité pendant une vingtaine d'années, Pythagore fut banni par les démocrates révoltés ; il s'enfuit à Métaponte, où il mourut à l'âge de 99 ans.

Favorisé d'une taille haute et majestueuse, d'une éloquence remarquable, Pythagore se fit bientôt un grand cercle d'admirateurs et de disciples auxquels il communiqua ses principes sur la vie et le monde, et dont il forma bientôt une école qui prit toutes les années de nouveaux développements par le nombre et l'importance des auditeurs. Il s'attacha de préférence le jeune

âge, comme étant l'héritier de l'avenir, et cherchait à lui persuader que la force, la dextérité et la beauté du corps sont bonnes en elles-mêmes, mais qu'elles ressemblent à des amis qui devront bientôt nous quitter, tandis qu'une intelligence cultivée nous est fidèle jusqu'à la mort et souvent nous procure une gloire immortelle. Il recommandait aux hommes la chasteté et la fidélité conjugale ainsi que l'esprit de famille, et répétait souvent que la femme avait une sorte de sacerdoce à remplir dans le sanctuaire de la famille et qu'elle devait se distinguer par sa piété et sa simplicité.

Pythagore donnait son enseignement à sa maison de campagne dont la partie centrale avait été convertie en salle d'audience ; le reste du bâtiment était occupé par ses élèves qui pourvoyaient aux dépenses de la vie commune par des dons volontaires. Il était loin de recevoir le premier venu, mais il éprouvait le novice longtemps et avec grand soin, examinant s'il était ambitieux, intempérant ou vaniteux. Le premier devoir de ses disciples était d'observer un grand silence pendant toutes les leçons du maître. L'autorité de Pythagore, l'emportait sur tout ; toute réflexion tout doute même s'évanouissait à ces seules paroles : « C'est lui-même qui l'a dit ! »

Le temps des épreuves écoulé, l'élève, parvenu à un degré plus élevé, approchait son maître de plus près et était initié à des enseignements plus intimes. D'après ces leçons, un Dieu était le principe de tout ce qui existe, l'univers est son corps, et le feu sa première création. Les créatures animées, d'après lui, sont en mouvement continu, d'où ressort l'harmonie des sphères, mais cela nous échappe parce que nous y sommes accoutumés dès notre naissance. Selon Pythagore, l'âme humaine est de nature divine, de sorte qu'elle seule a de la valeur en elle-même et elle survit à la mort. Il s'ensuit donc que l'homme est d'origine divine, qu'il appartient à la catégorie des esprits qui au commencement auraient habité le paradis et ne seraient sur la terre que pour faire pénitence, après quoi ils retourneraient dans leur patrie. Par sa nature et par sa naissance, l'homme est imparfait, et même enclin au mal : l'éducation religieuse seule peut le purifier et le ramener à sa première origine. L'habitude, l'amitié et une société bien élevée ainsi que la connaissance des sciences, tels seraient les grands facteurs de l'éducation humaine, les seuls qui puissent conduire l'homme à sa fin. Aussi la sagesse ne doit avoir d'autre but que de délivrer l'esprit humain du joug de la convoitise et de la sensualité, qu'à le ramener à son origine céleste et à le rendre digne d'être uni un jour à la divinité.

Quant à ses jeunes élèves, Pythagore les instruisait par des phrases et des questions courtes, qu'ils devaient méditer et sur lesquelles ils devaient se prononcer plus tard. Qu'est-ce qui existe de plus beau ? (L'harmonie.) Qu'y a-t-il de plus puissant ? (L'intelligence.) Quelles sont les îles des bienheureux ? (Le soleil

et la lune.) Qu'y a-t-il de meilleur ? (Le bonheur.) Des règles très sages s'y rattachaient, comme par exemple : La lâcheté seule abandonne son poste avant que la divinité le permette. La sobriété soutient et conserve la force de l'esprit. Celui-là seul est libre qui sait se vaincre.

Pythagore préférait l'éducation morale à la culture scientifique et la pratique de la vertu à des déclamations théoriques. L'éducation morale et la pratique de la vertu étaient fondées sur la religion qui lui apparaissait comme la plus excellente organisation de la vraie liberté, et devait régler toute la vie depuis le berceau jusqu'à la tombe. Pythagore classait la musique dans le domaine de la religion. Elle devait aider à maîtriser les passions, à ennoblir les sentiments, à vaincre la pusillanimité et l'abattement de l'esprit, et à seconder l'harmonie entre le cœur et la raison, entre le corps et l'âme. En conséquence, toutes les mélodies qu'il faisait exécuter avaient un caractère doux et tranquille, et les chants étaient accompagnés de la lyre et d'un instrument à cordes ; mais l'emploi d'instruments à vent était interdit à cause de leur caractère plus excitant.

Pythagore tenait les mathématiques en grande estime, il y voyait un remède contre les écarts de l'imagination et contre la prépondérance de la sensibilité. Il les estimait la plus noble des sciences, le moyen le plus fructueux pour exercer les sens et la réflexion. Plusieurs de ses découvertes prouvent combien il était supérieur dans cette science, par exemple : le monochorde, instrument d'une seule corde pour mesurer les intervalles, et la lyre à huit cordes. Au monochorde se rattache le triton, que Pythagore doit avoir remarqué le premier quand passant devant une forge, il perçut le son de trois marteaux qui, par hasard, s'accordaient si bien, que deux faisaient entendre la tierce et la quinte du ton fondamental.

La vie commune des Pythagoriciens était édifiante. Au point du jour, ils déterminaient la besogne de la journée et le soir on faisait un examen retrospectif. Le matin, on lisait des passages d'Homère ou d'autres poètes, puis venait un chant ou un morceau de lyre pour élever les sentiments, et encourager l'esprit aux études plus profondes qui devaient suivre. Après un court délassement avaient lieu des promenades en commun, qui étaient consacrées à de sérieuses réflexions ou à des dialogues instructifs, auxquels se joignaient des exercices de gymnastique. Le repas en commun qui suivait était très simple et consistait le plus souvent en du miel, de l'eau et du pain ; les mets indigestes, la viande et le vin en étaient exclus. Les heures de l'après-midi étaient consacrées aux affaires domestiques, aux relations amicales, à un sérieux examen de soi-même et aux bains. On cherchait à réaliser dans toute cette vie commune cette harmonie qui reluit dans tout l'univers.

Pythagore voulait que les parents fussent les propres instituteurs des enfants et il ajoutait que la séparation des uns d'avec

les autres était très préjudiciable. Il inspirait aux enfants un grand respect envers leurs parents et la vieillesse faisant remarquer qu'un enfant est d'autant plus agréable à la Divinité qu'il aimait et respectait plus son père et sa mère.

Le respect pour la femme était aussi un principe de Pythagore, non seulement en raison de sa grande influence dans l'éducation, mais encore parce que la femme est appelée à ennoblir toute la vie domestique et publique. A la demande des habitants de Cortone, il faisait pour les femmes des cours particuliers, qui eurent un si bon résultat que les femmes crotoniennes se distinguaient généralement par leur fidélité, leur esprit d'économie et leur modestie. L'épouse de Pythagore, nommée Théano, écrivit à une amie des lettres dans lesquelles elle lui donnait des conseils sur la jalousie, le traitement des serviteurs et l'éducation ; elle composa également un petit livre sur la piété. D'autres femmes de la société pythagoricienne, Phiatys, écrivit sur l'empire sur soi-même et Peritione sur la sagesse et l'harmonie de la femme, qu'elle résume sous les noms de réflexion et de bon sens.

SOCRATE

Après Pythagore, c'est le célèbre Athénien, Socrate, qui va attirer toute notre attention. Il naquit en l'an 469 avant Jésus-Christ ; son père Sophronisque était sculpteur et sa mère Phénarète, sage-femme. Lui-même se voua au commencement avec succès, au métier de son père, et mit à profit toutes les occasions d'acquérir une instruction plus avancée. Pauvre, mais ne manquant de rien, ne possédant pas cette beauté physique que les Grecs estimaient tant, il comprit qu'il n'avait rien à attendre que de lui-même, aussi il chercha à s'instruire, par des rapports directs avec les hommes les plus distingués de son temps, et à se perfectionner dans la vertu. Il s'attacha la jeunesse, lui faisait part des résultats de ses réflexions et de ses recherches, en promenade, au marché, dans des heures silencieuses du jour ; il faisait cela d'une manière si originale qu'avec lui un nouveau mode d'instruction commença. Il n'a laissé aucun écrit sur sa manière d'enseigner, et nous en devons, en grande partie, la connaissance à ses disciples Platon et Xénophon. Le fonds de ses leçons, sa vie sans reproche et ses efforts désintéressés lui attirèrent la haine des démocrates et d'une secte philosophique, les sophistes. Accusé de séduire la jeunesse et de rejeter les dieux, il fut condamné (en 399 avant Jésus-Christ) à mourir par le poison. Il dédaigna l'occasion de fuir, que lui offraient ses disciples et mourut avec ce calme et cette fermeté, que peut donner seule une foi vive en une vie meilleure. Les sophistes que nous avons mentionnés, étaient une école de philosophes, qui admettaient ce principe, que dans les opinions et les pensées de l'homme se trouvait la mesure de toutes choses, de sorte que la direction de

la vie dépendait de son bon plaisir, de ses impressions et de ses désirs sensuels.

Mais comme les impressions et les désirs changent, suivant la différence des natures, il en résulte que ce principe ne repose point sur une vérité objective générale et que les appréciations contradictoires d'un homme sur un objet ou sur un autre ont un même poids. Il suit de cette manière de voir que la différence entre le bien et le mal pouvait être révoquée en doute ainsi que la vérité et la vertu. Le droit du plus fort et la satisfaction des plaisirs sensuels trouvaient dans les leçons des sophistes une excuse d'autant plus facile, que ceux-ci déclaraient que la foi aux dieux et l'observation des lois gênantes n'étaient autre chose que des inventions de rusés politiques. Dans l'instruction, ils cherchaient principalement à faire de leurs disciples des hommes habiles en affaires et des orateurs subtils, et comme ce but était très pratique, ils ne dédaignaient pas d'accepter de riches rétributions pour leur peine. Protagore, un des plus célèbres sophistes (440 avant Jésus-Christ) exigea par exemple, pour l'éducation complète d'un élève, 100 mines, soit 8594 fr. qui durent sans doute être payés à l'avance. Toute la direction de cette école était absolument opposée aux efforts et aux vues désintéressés du vertueux et sobre Socrate, c'est ce qui explique la haine et la persécution dont il fut finalement la victime, après avoir combattu depuis sa trentième année contre ces ennemis de la vraie science et de la moralité. Pendant que les sophistes se faisaient valoir par leur faste extérieur, Socrate apparaissait dans la plus grande simplicité. L'hiver même, il ne portait point de souliers, un modeste manteau était son vêtement de toute l'année ; il n'en mettait un plus convenable que pour les fêtes publiques. Le corps était pour lui le serviteur de l'esprit ; il savait le tenir dans cette condition et l'entretenir en bonne santé par la gymnastique et la tempérance. Il était fidèle à ses amis et ne craignait aucun sacrifice en leur faveur ; il exerçait la justice envers ses concitoyens et respectait la liberté de chacun dans le domaine des opinions et des actes ; il supporta même avec patience les tracasseries et l'humeur fâcheuse de sa femme Xantippe, en vue de ses bonnes qualités comme mère de famille et maîtresse de maison.

Les enseignements de Socrate sur le monde peuvent être résumés d'après Platon et Xénophon comme il suit : 1° Le monde a été créé par une divinité toute puissante qui le soutient et le conserve. 2° Nous devons témoigner notre vénération à cet Etre puissant bien plus par la vertu et les bonnes mœurs que par des sacrifices. 3° La meilleure partie de l'homme est l'âme immortelle, douée des facultés merveilleuses. 4° Les biens de ce monde ne peuvent point rendre l'homme vraiment heureux ; la vertu seule nous apporte le vrai bonheur, parce qu'elle est le bien par excellence. 5° Mais nous ne pouvons acquérir ce bien que par la connaissance de nous-mêmes et la formation de notre

esprit, par la victoire sur la concupiscence et par une activité constante. Xénophon parle encore d'une autre maxime de Socrate : Lorsque délivrés des liens de notre enveloppe terrestre nous nous élèverons en haut, nous verrons la lumière et la vérité, et la vie présente ne nous apparaîtra que comme une existence obscure à laquelle nous ne voudrions plus retourner, selon ce que dit le poète Euripide, « qui sait si notre vie n'est pas une mort, et la mort un principe de vie. Selon Socrate celui-là seul est libre qui possède la sagesse, l'insensé au contraire est l'esclave de sa passion.

Le bonheur consiste dans l'accomplissement de ses devoirs, et la véritable liberté dans l'indépendance de toute convoitise. Sa loi principale était : « Que tes mœurs soient bonnes et tu seras véritablement heureux. » Dans toutes ces choses, Socrate obéissait à une voix intérieure appelée son génie. Lui-même nous l'enseigne dans Platon lorsqu'il dit : « Dès ma jeunesse il m'est arrivé (et je ne sais s'il en est de même des autres) d'entendre une voix qui me retient et m'empêche de faire ce que je voulais, sans toutefois me forcer jamais. »

Bien que cette voix qu'on peut appeler, dans notre langage, la conscience, se soit contentée d'avertir seulement, elle peut être considérée dans certains cas comme la cause de bien des actes ; aussi Xénophon remarque que ce génie montrait à Socrate ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter.

Pour ce qui regarde le mode d'enseignement de cet homme extraordinaire, il est à remarquer qu'il se choisissait lui-même ses auditeurs et ses élèves. Tous les matins il visitait les promenades publiques et les palestres aux heures où le marché était le plus fréquenté, quant au reste du jour on était sûr de le trouver là où se remarquait la plus nombreuse assemblée, car disait-il en riant : « Je suis curieux et habitué à parler, et je m'entretiens volontiers avec le premier venu ; les champs et les arbres ne m'apprennent rien, mais il n'en est pas de même des habitants des villes. »

Dans ces assemblées il parlait à tout le monde sans distinction de condition ou d'âge et tout le monde pouvait l'entendre. Il assurait avoir été destiné par Dieu lui-même à prodiguer aux jeunes gens nobles les soins qui devaient cultiver leur intelligence. Le secret de son art consistait, selon lui, à deviner si l'âme du jeune homme était sur le point de concevoir quelque chose de faux et de mauvais ou si elle nourrissait des idées vraies et nobles. Il disait encore : Je ne fais pas preuve de grande sagesse et ce n'est pas sans raison que l'on me reproche d'interroger tout le monde, sans vouloir jamais répondre, comme si j'étais incapable de donner une sage réplique. La cause en est qu'un dieu m'a obligé à venir en aide à ceux qui donnent la vie tout en me défendant de la donner moi-même. Aussi ne peut-on m'appeler sage parce que mon esprit ne produit rien, mais tous ceux à qui la divinité permet de me fréquenter, se montrent

d'abord très ignorants, mais avec le temps ils font d'incroyables progrès. Ce qui est sûr toutefois, c'est que je ne leur apprends rien, *mais tout ce qu'ils savent, ils le découvrent par eux-mêmes, aussi le possèdent-ils à fond.* La divinité et moi en aidons et facilitons la conception. Aristote dit que l'on est forcé d'accorder à Socrate deux choses, savoir, son induction ou le raisonnement qui passe du particulier au général, et la définition qu'il regardait comme les fondements de la science. Dans toutes ses recherches philosophiques, il partait d'une chose ou d'une vérité généralement connue. Il cherchait à faciliter le travail de l'intelligence par des exemples multipliés, dès lors la vérité s'offrait d'elle-même et clairement à l'intelligence ; puis en alternant les procédés, c'est-à-dire en allant du général au particulier, et du particulier au général, Socrate parvenait facilement à donner une définition claire et solide d'une chose quelconque. D'après ce sage, celui-là seul est capable de donner des explications claires et nettes, qui possède lui-même à fond sa matière ; pourquoi s'étonner alors que celui qui ne voit pas clair, se trompe et induise les autres en erreur ? Voilà pourquoi Socrate était infatigable à rechercher avec ses amis les idées justes en toutes choses. A ce but, dont l'interrogation et la conversation étaient les moyens principaux, se joignaient des passages poétiques, des paraboles et des sentences tirées le plus souvent de la vie ordinaire et qui prêtaient à ses enseignements une fraîcheur et une clarté remarquables. Cette manière d'allier le sublime avec une apparente bassesse, a donné à ses ennemis irrités plus d'une occasion de traiter la conduite de Socrate de triviale et de grossière. Nous devons remarquer ici, que la méthode de Socrate, a son côté négatif et son côté positif. Le côté négatif consistait en ce que notre philosophe se faisait passer le plus souvent comme ignorant. Il forçait ses propres élèves à lui faire la leçon, mais ils étaient bientôt obligés de reconnaître leur peu de savoir ou la fausseté de leurs idées par les questions habiles, les réflexions et les objections qu'il leur opposait. Il finissait rarement ses entretiens sans les accompagner d'une raillerie fine et d'un sourire spirituel, en rappelant les idées erronées qu'on avait émises.

Lorsque l'élève était parvenu à reconnaître l'insuffisance de ses connaissances ou ses idées erronées, alors commençait le côté positif de l'éducation, c'est-à-dire que l'élève, en suivant sa direction, devenait capable au moyen d'idées justes sur les faits et au moyen d'exemple, par induction, à donner lui-même une définition claire et juste. Socrate avait moins en vue de communiquer à ses élèves des connaissances positives que de les former à la réflexion et à l'action, de sorte que Socrate est devenu le père de la méthode de développement, des investigations (euristique) et c'est pour ce motif que la pédagogie l'appelle la méthode *socratique*.

Cette méthode aussi bien que toute la personne de Socrate, produisaient une profonde impression sur ses élèves. Alcibiade,

l'un des plus savants d'entre eux, assure avoir été tellement transporté par lui que ses enseignements lui arrachaient très souvent des larmes et qu'il ne se séparait de son maître que par un violent effort. Le mode d'enseignement de Socrate a encore plus de valeur pour nous que ses principes philosophiques. Son mérite pédagogique consiste principalement dans ce don si rare de pénétrer jusque dans les replis les plus profonds du cœur humain, pour y découvrir les pensées les plus intimes et en arracher toutes les fibres de la présomption et de l'amour-propre, pour forcer en quelque sorte l'homme à reconnaître sa propre faiblesse et ses vices, mais aussi à provoquer en lui un désir ardent de connaître la sagesse et de pratiquer la vertu.

Nous n'omettons pas de dire que Socrate excluait les femmes de son enseignement, parce qu'il ne leur reconnaissait point la réflexion et la force, ainsi que la présence d'esprit soutenue et tranquille qu'il exigeait de ceux qui désiraient profiter de ses leçons.

Si Socrate regardait la musique comme un point essentiel de toute formation, il n'en était pas de même des mathématiques et des sciences naturelles qui occupaient un rang inférieur et n'entraient pas dans son plan, parce que selon lui ces branches n'avaient que peu de rapport avec la vie pratique, parce que, disait-il, elles attirent nos regards plutôt en bas qu'en haut, et occupent plus nos sens qu'elles ne nous rapprochent de la divinité et de la vertu.

(A suivre.)



L'instituteur et ses moyens de perfectionnement.

Travaillez toujours à mieux faire : A force de chercher on finit par trouver ce qui est bon. Cette parole de Fénelon trace à l'instituteur une règle de conduite dont il ne se départira jamais, s'il est ami du véritable progrès et soucieux de bien remplir les devoirs de sa charge.

Nous signalerons ici quelques-uns des moyens, dont dispose l'instituteur pour se perfectionner dans son état.

I. *Etude en particulier.* — On peut tracer ainsi le cadre des études de l'instituteur :

1. L'étude de toutes les matières de l'enseignement ; 2. l'étude des matières étrangères au programme ; 3. l'étude de la pédagogie et de la méthodologie ; 4. lecture d'une bonne revue pédagogique et méthodologique ; 5. préparation soignée des leçons et des devoirs de conférences ; 6. étude pratique de l'enfant.

II. *Les conférences.* — Les conférences ont pour objet tout ce qui peut concerner les progrès de l'enseignement primaire, et